

JEAN-JACQUES ET « *LE PETIT ROUSSEAU* »

« Aujourd'hui, je prononce le nom d'Octave Mirbeau devant Eugénie, qui me dit : « Mais Mirbeau, attendez, c'est le fils du médecin de Rémalard [...] ! Ah, le petit Rousseau que c'était quand il était enfant [...] ! » Goncourt, *Journal*, 26 août 1889.

L'analyse des différents visages de Rousseau que la fin du dix-neuvième siècle a colportés mériterait une étude ambitieuse. Idolâtrée ou honnie, déformée ou respectée dans les replis de ses moindres contradictions, cette image pourrait être aussi bien celle du philosophe genevois que le reflet diffracté d'une sensibilité littéraire d'époque, celle du siècle finissant¹. De l'adulation manifestée par Barrès² au mépris définitif dans lequel un Léon Daudet tient « *l'aliéné Jean-Jacques Rousseau* »³ en passant par son ascendant tutélaire sur Jules Renard, les résonances sont plurielles. D'origine politique, sociale, ontologique, ou purement littéraire, l'attitude face à l'œuvre ou à l'homme dit avant tout une évaluation du siècle présent et de ses contemporains.

Il n'en va pas autrement pour Octave Mirbeau, n'était que cette influence semble avoir avant tout irrigué certaines de ses intuitions en matière de pédagogie et de réflexion sur l'enfant.

Point d'ancrage de la pensée esthétique de Mirbeau, l'idée de naturel figure simultanément le terme clé d'un propos social, la vérité transmise par des personnages fictifs aussi divers que l'abbé Jules, Sébastien Roch, Célestine ou la Clara du *Jardin des supplices*. Sur le terrain de l'éducation, les antagonismes entre nature et réalités sociales sont tout aussi marqués que quand il s'agit de discréditer la validité des entreprises de formation artistique. L'écart polémique avec ce qui procède du social prend un relief bien plus accusé encore. Paradoxe : défendant la thèse d'une nature inexpugnablement intriquée dans l'intime de chaque individu, parcelle de beauté et de bonté résidant au fond de l'homme, Mirbeau avive par le même temps le caractère d'incontournable et résolue mécontente avec tout apport émanant des instances collectives et sociales. Et ces richesses de la spontanéité et de l'inné, les vertus de cette vérité ontologique naturelle, c'est par voie de presse, par des démonstrations tonitruantes ou dans le cadre de romans et de pièces à succès qu'il les exalte ! Qui caresse le projet de réformer l'éducation menace de s'empêtrer inévitablement dans le nœud de certaines contradictions profondes, Rousseau en avait naguère fait l'expérience cuisante...

1. Les nécessités d'une éducation naturelle

« *J'ai une répulsion physique pour tous les nouveau-nés*⁴. » Les trois premiers romans que Mirbeau signe de son nom, sont dits autobiographiques⁵ et laissent une large place au temps de l'apprentissage de l'enfant ou de l'adolescent : compensation substantielle que la plume de cet écrivain qui ne répugne pas à une provocation, surtout quand celle-ci dévoile un pan sincère de sa sensibilité... Le moteur de l'intrigue romanesque est donc souvent le rapport de l'enfant au monde. *Dans le ciel*, en 1892-1893, institue encore protagonistes principaux des enfants ou des adultes éternellement plongés dans une sorte d'immaturité prolongée. S'il est donc un domaine où l'idéal caressé par Mirbeau rejoint la pensée rousseauiste, c'est bien celui de l'éducation. Le mal généré par une société corruptrice, sécrétant fausses valeurs, dénaturation et vices de toutes sortes imputables

¹ Concernant ces interférences entre le XVIII^e et le XIX^e, voir *infra* la note de lecture sur la thèse de Catherine Thomas, *Représentations du XVIII^e siècle dans les œuvres en prose de 1830 à 1860*.

² « *O mon cher Rousseau, mon Jean-Jacques, vous l'homme du monde que j'ai le plus aimé et célébré sous vingt pseudonymes, vous, un autre moi-même [...]* », s'exclame le narrateur du *Jardin de Bérénice* (1891 ; Collection Bouquins, Laffont, 1994, p. 235)... même s'il est vrai qu'il s'opposera à la célébration au Panthéon du deuxième centenaire de la naissance du philosophe. Léon Blum, dans un vibrant éloge de Barrès, associera ce dernier au philosophe : « *À aucun autre âge de notre histoire, et Rousseau mis à part, il ne s'est levé d'écrivain plus complètement original. Il était pour moi, comme pour la plupart de mes camarades, non seulement le maître, mais le guide.* »

³ *Le Stupide dix-neuvième siècle*, Nouvelle Librairie nationale, Paris, 1922, p. 58.

⁴ *Dingo*, Fasquelle, 1913, p. 6.

⁵ Nous reviendrons plus tard sur le caractère opportun d'une telle dénomination.

aux hommes qui la constituent, l'entreprise de sa restauration et le projet d'amélioration en profondeur passent nécessairement par une considération attentive du problème de l'apprentissage. À l'époque où Mirbeau se forge un nom (le sien propre, enfin !) dans le monde des lettres, les militants anarchistes entament une entreprise de renouvellement de l'éducation fondée sur une prise de conscience de la liberté individuelle. Il importe par conséquent de comprendre que les propositions libertaires, dans le domaine pédagogique, se sont ouvertes aux formulations nouvelles et aux idées novatrices, s'infléchissent face aux suggestions modernes. La pensée de Mirbeau, ici plus qu'ailleurs, est multiple. L'autorité de Rousseau ne peut être la seule invoquée ; les théoriciens anarchistes de l'éducation émettent des idées qui, à tout moment, vont rencontrer, compléter ou préciser celles de Mirbeau.

Ainsi le contact de l'enfant au monde doit se fonder sur une découverte personnelle, première, inentamée, par le biais des sens. Le caractère péremptoire de certaines déclarations invite à élargir l'application ponctuelle de certaines définitions, ici à intervertir « art » et « éducation » :

*L'art, mon garçon, ce n'est pas de recommencer ce que les autres ont fait... C'est de faire ce qu'on a vu avec ses yeux, senti avec ses sens, compris avec son cerveau...*⁶

C'est donc tout naturellement que le lieu du déroulement des phases éducatives fait l'objet d'un choix exclusif ; seule la campagne peut abriter le cycle d'une éducation saine⁷. Les arguments de santé et de robustesse physique ont leur place dans le propos de Mirbeau. Les complètent ceux d'un possible épanouissement social et humain. Mirbeau se livre en toute logique à une condamnation irrévocable des méfaits de la ville corruptrice, par l'intermédiaire du peintre Lucien, par exemple :

*Tout ce qu'il y a de fort, tout ce qu'il y a de bon, Paris l'appelle et le dévore. [...] On ne sera heureux que lorsqu'il n'y aura plus que des champs, des plaines, des forêts...*⁸

ou d'un artiste dévoyé :

L'homme ne cessait de contempler les belles moissons qui mûrissaient au soleil, les grands prés que les troupeaux réjouis paissaient, le mufle enfoui, le mufle dans l'herbe... Les pommiers tendaient vers lui leurs branches chargées de fruits pourprés, et les sources chantaient au fond de leurs niches moussues. [...] De toutes parts, des voix qui montaient de la terre, des voix qui tombaient du ciel, des voix très douces, murmuraient : « Viens à nous, toi qui as souffert, toi qui as péché... Nous sommes les consolatrices qui rendons aux pauvres gens le repos de la vie et la paix de la conscience... »⁹

⁶ *Dans le ciel*, L'Échoppe, 1989, p. 86.

⁷ « Les villes sont le gouffre de l'espèce humaine. Au bout de quelques générations les races périssent ou dégènèrent ; il faut les renouveler, et c'est toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement. Envoyez donc vos enfants se renouveler [...] et reprendre au milieu des champs, la vigueur qu'on perd dans l'air malsain des lieux trop peuplés », *Émile*, Garnier-Flammarion, 1989, p. 66.

⁸ *Dans le ciel*, p. 97.

⁹ *Le Calvaire*, Mercure de France, 1991, pp. 334-335.

On objectera que cette prosopopée participe d'une « rééducation » plus que d'une éducation. Il n'en reste pas moins que, dans la droite ligne d'une optique rousseauiste, les enfants citadins dont l'œuvre de Mirbeau fournit quelques exemples sont marqués par les vices, les tares et les défauts de toutes sortes : le jeune Guy de Kerdaniel, qui prend Sébastien pour souffre-douleur au collège des jésuites, est décrit comme « *chétif de corps, malsain de peau [...]* », « *ayant l'assurance d'un homme fait, le geste bref, la bouche impérieuse, l'œil insolent [...]* »¹⁰. Caprices et goûts de la brimade sont réunis sous un terme peut-être issu d'un ressouvenir de Rousseau, puisque Mirbeau évoque « *ses fantaisies d'enfant gâté*¹¹ ». La distinction établie par le gouverneur d'Émile entre « *un petit monsieur et un petit paysan*¹² » trouve d'autres prolongements dans l'œuvre de Mirbeau.¹³

L'origine du défaut d'une éducation perpétuellement inscrite sous le signe de la vie sociale, c'est la constante nécessité du rapport à autrui, infondé en cette période du jeune âge¹⁴. Or les figures enfantines ou adolescentes peintes par Mirbeau présentent, dès qu'elles sont exposées aux contraintes de la vie collective, ces caractères de faiblesse et ces lacunes qui sont transmués par le contact social en une force illusoire et une vanité capricieuse. Ces atouts, aussi scandaleusement exploités qu'ils sont faux, inhibent le plein développement des ressources individuelles. Ainsi une lecture attentive du *Calvaire* permet-elle de faire coïncider le début de la déréliction de Jean Mintié avec son départ à la ville ; lieu de l'inversion, la capitale distille aberrations et corruptions des instincts, et apparaît dans toute l'évidence de sa singularité anti-naturelle :

*Paris m'étonna. Il me fit l'effet d'un grand bruit et d'une grande folie. [...] Je fus très longtemps à m'habituer à cette existence qui me paraissait le renversement de la nature*¹⁵.

Chez Mirbeau, le rejet du milieu citadin tend ainsi à préserver l'individu des sollicitations extérieures qui n'enrichissent nullement la personnalité profonde. La vie en société est considérée d'un regard au moins critique puisqu'elle oblitère le principal mode de connaissance véritable, la vie physique. La sclérose et la cécité à quoi la ville condamne les sens interdit *ipso facto* l'indispensable révélation par les sens. Consentir à aliéner le plein exercice de sa sensibilité physique : voilà ce qu'impose la vie collective des cités, qui exige du sujet qu'il abdique tout particularisme individuel. Le peintre Lucien fait sien le *credo* artistique suivant : « *Voir, sentir et comprendre, tout est là*¹⁶. » Loin de circonscrire la portée d'un tel article de foi au domaine esthétique, cette formule résume en termes denses une attente : non seulement celle du peintre, mais celle que tout homme peut légitimement fonder sur la plénitude générée par les sens.

Ainsi « voir » suggère-t-il la totale disponibilité au monde extérieur sous tous ses aspects, une réceptivité sans bornes de l'être à son environnement ; deuxième phase, la « sensation » occupe aussi une place intermédiaire par son appartenance hybride à la fois au registre de la perception physique et du fait de son statut d'amorce d'une interprétation plus cérébrale¹⁷. Enfin « comprendre » équivaut au jugement ou à la comparaison rousseauistes, et sanctionne la synthèse des impressions physiques en un enrichissement intellectuel ou moral supplémentaire¹⁸.

¹⁰ Sébastien Roch, *Mercure de France*, 1991, p. 769.

¹¹ *Ibid.*, p. 768. Rousseau donne de ce terme la définition suivante : « *tous les désirs qui ne sont pas de vrais besoins et qu'on ne peut contenter qu'avec le secours d'autrui.* »

¹² *Émile*, p. 111.

¹³ Tel « *cet autre joufflu. [...] Un enfant ! Dix-huit ans à peine. Il a une maîtresse retentissante [...] et un professeur-abbé qu'il conduit au lac. [...] Sa mère a ainsi compris l'éducation de ce fils, voulant qu'il menât de front les saintes croyances et les galantes aventures* », *Le Calvaire*, pp. 208-209.

¹⁴ Pour Rousseau, « *jusqu'à ce que le guide de l'amour-propre, qui est la raison, puisse naître, il importe donc qu'un enfant ne fasse rien parce qu'il est vu ou entendu, rien en un mot par rapport aux autres [...]* », *Émile*, p. 111.

¹⁵ *Le Calvaire*, p. 48.

¹⁶ *Dans le ciel*, p. 86.

¹⁷ « *Par la sensation, les objets s'offrent à moi séparés, isolés, tels qu'ils sont dans la nature* », *Émile*, p. 351.

¹⁸ Cette idée est développée dans un article consacré à Paul Hervieu : « *Il sait ce qu'il sent, il sent ce qu'il dit. En lui, la sensation n'est pas seulement réflexe, c'est-à-dire l'esclave de ses nerfs, de ses organes, l'exaltation momentanée d'un heurt, d'une secousse ; elle est consciente. Et c'est cette conscience qui double la puissance et la variété de la sensation* », *Des Écrivains*, Flammarion, 1925, p. 247.

On comprend alors mieux qu'un univers comme la ville, n'offrant pas toutes les faveurs d'une communion à la vie sensorielle de « *cet être actif et intelligent* » qu'est l'homme, fasse l'objet d'une répugnance avouée, chez Rousseau comme chez Mirbeau.

Du reste, il ne s'agit pas de donner libre cours à un trop-plein sensuel et à une dépense d'énergie gratuite de la part de l'enfant. L'objectif est de « *s'appliquer à le tenir toujours en lui-même* », pour Rousseau ; le moyen privilégié demeure « *qu'il travaille, qu'il agisse, qu'il coure, qu'il crie, qu'il soit toujours en mouvement*¹⁹ », selon la recommandation du philosophe. Comme en écho, l'abbé Jules renchérit : « *Maintenant, va jouer... Monte aux arbres... Rue des pierres... Va !*²⁰ », tandis qu'« [à] l'école où il allait » le jeune Sébastien Roch « *n'avait rien appris, sinon à courir, à jouer, à se faire des muscles et du sang*²¹ ».

L'expérience de la liberté, comme nombre d'autres richesses, telle la qualité de l'éducation, est à rechercher non pas dans un entourage dans la société duquel on parvient à respecter une ligne de conduite établie ou de sages principes, et à jouir d'un bonheur superficiel, mais se mûrit avant tout *in petto*, en le for intérieur de chacun ; elle passe avant tout par la connaissance de soi²². Seul préalable à susciter l'avènement d'un épanouissement complet, clé de voûte de l'éducation intégrale prônée par les pédagogues libertaires. De Proudhon à Sébastien Faure, les propositions des anarchistes en matière d'éducation font de la vie intérieure du jeune enfant l'une des priorités parmi les bases essentielles : l'enfant porte un monde, son monde. La peinture de cette situation à la fois démiurgique et carcérale trouve son expression idéale dans l'usage du réfléchi : si, pour Proudhon, « *tout citoyen doit être, en même temps que producteur, son prince, son juge, son prêtre, son garant*²³ », pour James Guillaume, « *l'enfant n'est la propriété de personne, il s'appartient à lui-même*²⁴ », tandis que l'ancêtre de l'anarchisme, William Goldwin, proclame :

*Tout ce que chaque homme en particulier fait lui-même et pour lui-même est bien fait ; tout ce que ses voisins entreprennent de faire pour lui est mal fait*²⁵.

Dans la recherche d'un développement moral amplifié, la faveur est donnée à une sensibilité corporelle accrue, au détriment des trop abstraites stimulations intellectuelles. Les croisements synesthésiques notamment, suscitant des stimulations d'ordres différents, ne correspondent pas à une dilution de l'être au monde, mais bien à un réel enrichissement moral de l'individu. Dans *Sébastien Roch*, par exemple, le rapprochement des moments où se trouve réalisée, grâce aux sens, une telle union entre l'enfant et le monde, met tout d'abord au premier rang des sens « porteurs » l'odorat et l'ouïe ; sans doute parce que les parfums et les sons, plus que les spectacles visuels ou les sensations tactiles, interviennent dans le processus de pénétration, d'envahissement plus manifeste qui établit un rapport sensible entre le moi et son entourage²⁶. Chez le jeune protagoniste, les découvertes sensibles occasionnent le plus spectaculaire des dépassements, jusqu'à la conscience d'une transcendance que n'ont pas permis de dévoiler les savantes catéchèses.

*La musique causait à Sébastien des joies graves, de profondes délices. [...] Ces mélodies le prenaient dans sa chair, le conquéraient dans son esprit, dans toute son âme, et y réveillaient quelque chose de préexistant à son être, de coéternel à la propre substance de son Dieu, la suite sans fin des immortelles métempsycoses. [...] Il aurait voulu se perdre dans ces ondes sonores, déferlantes, se sentir soulevé par ces vagues d'harmonies, formidables...*²⁷

¹⁹ *Émile*, p. 351.

²⁰ *L'Abbé Jules*, Mercure de France, 1991, p. 598.

²¹ *Sébastien Roch*, p. 682.

²² Révélatrice à cet égard est l'expression d'une double inquiétude, chez Sébastien, touchant à la fois au mystère de son identité et à une sensation de vertige face à l'immensité environnante : « *Je cherchais la raison évidente de la vie, et le pourquoi de la nature. [...] Il me fut également impossible de rencontrer un être, un seul être, en qui je puisse confier ces désirs impérieux de m'instruire et de me connaître* », *Sébastien Roch*, p. 984.

²³ Cité par Roland Lewin dans *Sébastien Faure et « La Ruche »*, Ivan Davy, 1988, p. 17.

²⁴ *Ibid.*, p. 20.

²⁵ *Ibid.*, p. 15.

²⁶ Au contraire de la pensée de Rousseau, pour qui « [l]es odeurs par elles-mêmes sont des sensations faibles ; elles ébranlent plus l'imagination que les sens et n'affectent pas tant par ce qu'elles donnent que par ce qu'elles font attendre », *Émile*, p. 200.

²⁷ *Sébastien Roch*, p. 813.

La richesse de l'évocation des transports et des horizons ouverts par la découverte de la musique (description qui s'étend sur plusieurs pages) mérite d'être soulignée. Au long d'une métaphore filée faisant de la mer la matrice esthétique et fondamentale du rythme sonore (« *se perdre dans ses ondes d'où coulent les pardons* »), la présence en filigrane de l'élément marin éclate finalement en la révélation d'un rapprochement opéré d'instinct :

Lorsque les orgues s'enflaient, terribles, lorsque s'exaltaient les voix des chœurs, célébrant le miracle eucharistique, c'était encore le même trouble poignant, le même écrasement d'admiration qu'il avait eu, devant la mer, un jour de rafale.

Plusieurs sources de stimulations s'entremêlent ici : pour nous occuper de celle, prépondérante, qui naît du réseau de relations paronymiques (mer/mère, mort/amour, chœur/cœur...), constatons l'avènement de l'image maternelle, au confluent de la musique et de la mer : le paysage « intérieur » suggéré est à la fois celui des profondeurs abyssales où séjournent et circulent les êtres les plus oubliés (« *préexistant* », « *coéternel* », « *immortelles* »), mais – puisque intérieur – il est avant tout celui des eaux lustrales de l'inconscient, le milieu aquatique qui baigne les choses les plus secrètement enfouies, dans une sorte d'espace prénatal, anhistorique, qui baigne de sa tiédeur sécurisante les surfaces anguleuses des images antérieures à la présence au monde. La musique et la mer s'unissent pour faire vivre et animer la figure maternelle (« *Il en avait la révélation corporelle, touchait sa chair radieuse, ses cheveux auréolés, comptait les battements de ce cœur rédempteur, d'où coulent les pardons* »).

Une lecture synthétique de l'extrait, délaissant momentanément les implications propres à l'intrigue particulière, ferait émerger ici une conception pré-proustienne de la mer, qui mobilise la présence voisine du Dieu (solitaire certes, *a contrario* du polythéisme exploité par Proust), assez fortement anthropomorphique pour incarner un art, celui de la musique, et sollicitant la contribution active des manifestations les moins aliénables et les plus antagonistes à l'esprit pur (« *chair radieuse* », « *révélation corporelle* ») ; convoquant la présence de la mère et son cortège de suavités ; évoluant en un temps proche de la genèse. Le sentiment de liberté conquise et d'affranchissement total des contingences n'est donc pas sans émettre des échos avec certaines pages de *La Recherche* : la connaissance de cet état d'autonomie convoitée, qui coïncide toujours avec la réintégration inespérée d'un paradis perdu de l'enfance en même temps qu'un âge d'or de l'humanité, ne peut effectivement avoir lieu que sous l'impact d'une affectation des sens, comme conditionnés par une commotion physique.

Mirbeau naturaliste donc, exclusivement en ce sens qu'il lui importe de faire valoir que les activités de l'esprit les plus intenses supposent une nécessaire fécondité sensitive dans laquelle elles s'originent. Toute pensée portant sur la définition du rapport au monde s'ancre au plus profond du corps de l'individu, envisagé comme chambre d'échos des vibrations essentielles. Par conséquent, on peut accepter la qualification des romans de Mirbeau de biographiques, voire d'autobiographiques, non pas au nom d'une possible vocation de transcription d'un passé authentique assignée à l'œuvre, mais sur la base de ce perpétuel affleurement du corps et du charnel, au travers d'un texte qui tente de dire les heurts et vicissitudes de la vie intérieure de l'enfant. Cette dette de l'œuvre à l'égard du corps insuffle un autre sens à l'appellation « naturaliste » et à la dénomination « biographique », alors légitimées par le privilège donné à la tension d'un corps immédiatement présent dans les moindres soubresauts de l'écriture, à chaque détour du cheminement romanesque. Cela justifierait de définir la démarche d'écriture de Mirbeau comme un « naturalisme biographique », où transparaît doublement la complexion vivante, organique du projet littéraire.

2. Une éducation intellectuelle et morale sans dogmes

Une sorte de formation morale requiert Mirbeau. Qu'est-ce qu'une somme d'acquis culturels qui ne trouvent d'utilité que dans un nombre restreint de conditions données ? Peu, au regard de l'adéquation du comportement à de multiples situations. La formation individuelle repose sur l'assimilation de quelques principes ; elle est la voie d'accès à une plus grande liberté et au respect d'autrui. Une fois de plus, c'est en creux que se dessinent ces grandes lignes, puisque le propre des périodes d'apprentissage des jeunes héros de Mirbeau est d'être miné par le sentiment pesant d'une

atteinte, d'un préjudice porté aux vertus natives de leur personnalité. Indigent, le savoir transmis ne soulève guère de contestation. Résolument nocif, car source de déformation, il devient le point stigmatisé : non seulement les années d'éducation se soldent par un échec, mais elles sanctionnent une perte plurielle de la sensibilité, des aspirations à découvrir, des espoirs, comme l'atteste douloureusement l'un des narrateurs de *Dans le ciel* :

[...] *Je ne sais quel intolérable ennui émane de cet ensemble d'absurdités, de mensonges et de ridicule diplômés qu'est un professeur. [...] Avec une sûreté merveilleuse, avec une miraculeuse précision, le professeur enduit les intelligences juvéniles d'une si épaisse couche d'ignorance, il étend sur elles une crasse de préjugés si corrosive, qu'il est à peu près impossible de s'en débarrasser jamais*²⁸.

Mirbeau, comme Rousseau, semble avoir été frappé par le décalage patent entre la personnalité de ces formateurs et celle de pédagogues rêvés. Tous deux déplorent l'abandon par les parents de leur rôle de formateurs. C'est donc tout naturellement que Mirbeau use du terme utilisé par Jean-Jacques pour qualifier le statut de ceux qui sont censés pallier la défection : le mot « mercenaires » ressortit-il exclusivement à une phraséologie d'époque, caractéristique des débats du dix-neuvième siècle²⁹ ?

*L'enfant est remis entre les mains indifférentes et lourdes de mercenaires à qui rien ne le rattache, ni l'intérêt, ni la tendresse, ni la vanité*³⁰.

L'éducation morale est bien la notion fondamentale sur quoi s'assoient la nécessité et l'autorité du pédagogue. Si les tentatives d'éducation s'attirent les foudres du romancier, c'est sans doute parce que le risque de contrarier le développement d'une structuration morale innée pèse sur toute ambition de ce type : la transmission des connaissances devient elle-même suspecte de suites pernicieuses sur l'enfant. L'instauration d'une éducation saine passe avant tout par cette étape fondamentale qu'est la mise en cause du savoir³¹. Cette contestation prend par exemple la forme d'une suppression du plus élémentaire des savoirs. Les recommandations de Rousseau de ne pas inculquer les rudiments du code oral avant que l'enfant n'en conçoive le besoin personnel trouvent un écho ironiquement amplifié dans le dédain de la langue à quoi est convié l'enfant, dans *L'Abbé Jules* :

- *Comment dit-on feu en latin ? me demandait mon oncle. [...]*
- *Je ne sais pas, mon oncle.*
- *Très bien ! [...] Et comment écrirais-tu hasard ? [...]*
- *H... a...Ha... z...*
- *Z... z !... à la bonne heure ! [...]*³²

C'est que, plus nocive que vaine, la phraséologie pompeuse à laquelle s'adonnent les adultes devant les enfants est à proscrire, selon Rousseau : « [...] *je désapprouve qu'elle [la nourrice] l'étourdisse incessamment d'une multitude de paroles inutiles auxquelles il ne comprend rien que le ton qu'elle y met*³³. » Accablant contre-exemple que celui que suit complaisamment le père de Sébastien Roch :

*Certes, il [Sébastien] connaissait de longue date l'éloquence de son père. Elle lui avait toujours semblé un bruit naturel. Jamais il n'y avait prêté plus d'attention qu'au ronflement du vent dans les arbres ou bien au glouglou de l'eau, coulant sans cesse [...]*³⁴.

Autant d'occasions d'asséner le « à quoi cela est-il bon ? » à quoi Jean-Jacques convie Émile.

Du déni de la communication orale au rejet du livre, il n'y a qu'un pas que franchissent allègrement les personnages de Mirbeau. Fruit du dégoût du travail suscité par une pédagogie

²⁸ *Dans le ciel*, p. 60.

²⁹ On sait que Barrès, notamment, en extrait toute la saveur et la force polémique dans *Les Déracinés*, par exemple.

³⁰ *Dans le ciel*, *ibid.*. Voir *Émile*, p. 53 : « *Voilà la fonction que vous confiez tranquillement à des mercenaires.* »

³¹ Mirbeau se fait là l'écho fidèle d'une position défendue par Max Stirner : « *Le savoir doit mourir pour ressusciter comme une volonté et se recréer quotidiennement comme personne libre* », dans *Le Faux principe de notre éducation*, Paris, Aubier-Montaigne, 1974, p. 77.

³² *L'Abbé Jules*, pp. 599-600.

³³ *Émile*, p. 81.

³⁴ *Sébastien Roch*, pp. 696-697.

décalée, la douloureuse empreinte sur l'enfant Sébastien en témoigne : « *La vue seule de ses livres lui caus[e] une impression pénible, irritée, presque une souffrance*³⁵. »

La valorisation des découvertes assumées par l'enfant apparaît comme le corollaire d'une telle défiance à l'égard des connaissances transmissibles. L'univers de l'enfant fonctionne comme un monde à part, parallèle à celui, logique et lointain, des adultes. La divulgation induite par le livre est, au même titre que son rôle de circulation d'un savoir inadapté, sujet de contestation ; l'originalité des initiatives de l'enfant est, elle, digne d'intérêt. La ré-invention du puits artésien par le jeune narrateur de *Dans le ciel* plonge ce dernier dans des transports de joie loin d'être partagée par un père qui n'affiche que mépris pour ces tâtonnements :

Je fis part de cette découverte à mon père. Je la lui expliquai du mieux que je pus avec un afflux de paroles et de gestes qui ne m'était pas habituel.

*- Qu'est-ce que tu me chantes-là ? s'écria mon père. [...] Mais petite bourrique ! Il y a longtemps que c'est découvert...[...] Je parie que demain tu découvriras la lune*³⁶.

Ce type de brimades paternelles, loin de ne constituer qu'un hors-d'œuvre anecdotique, nous plonge au cœur des préoccupations centrales qui constituaient par exemple, à l'époque, l'essentiel des réflexions de certains libertaires. On trouve ainsi, sous la plume de Paul Robin³⁷, dans les années 1890 (*Dans le ciel* date de 1892-1893), une affirmation de la nécessité de préserver la spontanéité qui accompagne les recherches personnelles :

*Laissez l'enfant faire lui-même ses découvertes, attendez ses questions, répondez-y sobrement, avec réserve, pour que son esprit continue ses propres efforts ; gardez-vous, par-dessus tout, de lui imposer des idées toutes faites, banales, transmises par la routine irréfléchie et abrutissante*³⁸.

Allant de pair avec l'inhibition de l'initiative d'investigation personnelle, le dépouillement de tout élément contribuant à une atmosphère de jeu pèse lourd. Les conditions dans lesquelles se déroulent les différentes étapes de l'éducation témoignent en effet, chez Rousseau, d'un invariant, l'amusement. À mi-chemin entre les exigences morales requises et la nécessité de pourvoir aux satisfactions physiques, l'obligation de placer l'enfant dans un état de joie et de jeu est un impératif éminemment rousseauiste, constamment susceptible de passer en importance le contenu même des phases éducatives³⁹. Dédaigner la gravité qu'il est convenu de respecter en matière de pédagogie, relativiser l'acte didactique en lui-même au profit d'un certain état d'esprit de l'enfant : ces choix s'opposent en tous points à l'éducation infligée aux enfants dans l'œuvre de Mirbeau. Tout est déployé pour destituer de sa moindre parcelle de vie et d'intérêt sensible les rébarbatives leçons magistrales ou paternelles. Le dégoût de tout type d'entreprise éducative en est le fruit attendu, et la seule donnée inculquée est la confusion systématique de la transmission du savoir et d'un état d'esprit dysphorique.

Le pas est alors vite franchi, qui mène de l'idée de gaieté et d'amusement à celle de péché. Les plaisirs anodins anéantis par les refus paternels⁴⁰ ne sont de rien, à considérer ceux qu'une éducation lourde de traumatismes conduisent à sanctionner soi-même. Les pires séquelles revêtent la forme d'un comportement auto-répressif ou d'une tendance masochiste à repousser, par exemple, toute source d'évasion de l'esprit, tout élan de révolte⁴¹.

³⁵ *Ibid.*, pp. 789-790. Lire aussi p. 814, où sont évoqués « *le vide affreux, le barbare mensonge et la déprimante hostilité* » de ses livres.

³⁶ *Dans le ciel*, pp. 58-59.

³⁷ Militant anarchiste français, compagnon de Bakounine, de James Guillaume, Paul Robin (1837-1912) s'est penché sur l'éducation libre depuis 1879. De 1880 à 1894, il dirige un orphelinat à Cempuis. Mirbeau accordera tout son intérêt à ses propositions, concernant notamment le néo-malthusianisme.

³⁸ Cité par Roland Lewin dans *Sébastien Faure*, Ivan Davy, Vauchrétien, 1989, p. 40.

³⁹ « *Mais pour que ces jeux réussissent, je n'y puis trop recommander la gaieté* » (*Émile*, p.171) ; voir aussi l'éducation sensorielle : « *Enseignez-la [la musique] comme vous voudrez, pourvu qu'elle ne soit jamais qu'un amusement* », p. 192.

⁴⁰ Ainsi l'adoption d'un jeune chien par l'enfant, capable d'égayer le climat familial oppressant mais balayée incontinent par l'interdiction du père, marque aussi bien le narrateur de *Dans le ciel* que Sébastien Roch, dans le roman éponyme.

⁴¹ « *Ils [les éducateurs religieux] m'ont rendu lâche, devant l'Idée. Je ne puis même imaginer une forme d'art libre, en dehors de la convention classique, sans me demander en même temps : « N'est-ce pas un péché ? » »*, Sébastien Roch, p. 985.

Ménager une place à l'amusement dans toute sorte d'apprentissage est ainsi une nécessité qui repose, non sur une vision débridée de l'enseignement, mais sur le souci de mener l'enfant à une assimilation optimale des éléments de savoir, et surtout à un développement de ses capacités de créativité. Du reste, autant que de la morosité, l'éducateur doit se méfier d'une conception narcissique de la création.

Les revendications de Mirbeau s'inscrivent donc dans un contexte de questionnements qui, s'ils convergent en amont vers Rousseau, n'en éclatent pas moins en une multitude de propositions ; à ses yeux comme à ceux des libertaires, le danger d'un enseignement sans discernement va de pair avec une fragilisation de l'esprit critique, par conséquent avec l'accroissement de la vulnérabilité face aux dogmes inculqués. Plus que l'indigence culturelle, c'est l'obscurantisme intellectuel, les aspirations vers un mysticisme mal défini qui s'avèrent redoutables. Revenons à Rousseau, pour qui l'enfant doit être conduit à éviter la confusion entre monde sensible et équivalent moral :

Faites que, tant qu'il n'est frappé que des choses sensibles, toutes ses idées s'arrêtent aux sensations ; faites que de toutes parts il n'aperçoive autour de lui-même que le monde physique : sans quoi soyez sûr [...] qu'il se fera du monde moral [...] des notions fantastiques que vous n'effacerez de la vie⁴².

Au vrai, le drame du jeune Sébastien est en partie celui d'un enfant chez qui les aspects sensibles des choses revêtent une signification morale, en des transports parfois paroxystiques ; le contact d'éducateurs religieux, la profonde méconnaissance du monde des hommes où l'a plongé l'absence de toute stimulation et de tout encouragement à exercer sa curiosité le livrent aux expériences vertigineuses des « correspondances verticales ». S'ensuivent de fréquents élans de pensée mystique, qui mènent l'enfant à multiplier des rêves et des hallucinations plus ou moins conscients, régulièrement rythmés par l'apparition de figures divines ou sataniques. C'est là le revers du processus d'enrichissement intérieur suscité chez les personnages par la jouissance de toute leur sensibilité sensitive.

À cet égard, une affinité de conceptions lie d'importance les manières d'aborder le problème de l'éducation religieuse chez le philosophe et chez le romancier. On a vu que tous deux n'hésitent pas à critiquer un catéchisme dispensé dès le plus jeune âge, qu'ils considèrent comme une aberration⁴³. Mais la moindre des originalités de Mirbeau n'est pas celle qui consiste à complexifier un refus qui eût pu être moins nuancé. Si l'esprit de l'enfant souffre des effets d'une éducation religieuse comme d'un préjudice, Mirbeau, à plusieurs reprises, n'en illustre pas moins l'idée de la familiarité qu'entretient naturellement l'enfant avec les idées et les images connexes à la divinité, sans qu'elle déclenche les critiques prononcées à l'encontre d'une foi inculquée. Cette proximité, Rousseau la pointe également :

C'est en vain que les abîmes de l'infini sont ouverts tout autour de nous ; un enfant n'en sait point être épouvanté. [...] Tout est infini pour les enfants. [...] Pour l'âge où tout est mystère, il n'y a pas de mystère proprement dit⁴⁴.

Cette religiosité diffuse dans laquelle baigne la conscience des enfants semble avoir intéressé le romancier, qui l'oppose en tous points aux dogmes religieux, tant qu'elle n'est produite que par la candeur de l'adolescent, et qu'elle est résolument indépendantes d'une quelconque orthodoxie⁴⁵. Alors, le mystère où évolue l'esprit de l'enfant cesse d'être ce brouillard ténébreux, mais devient le lieu idéal où s'élaborent les remèdes et les bienfaisants antidotes aux troublantes doctrines présentées par les jésuites. Car à l'extrême opposé de ces images enfantines, les effets funestes de la vulgate se déchaînent sur les esprits excessivement influençables. S'autorisant de ce que Rousseau nommait le « principe de la sanguinaire intolérance⁴⁶ », l'enseignement religieux trop précoce favorise des confusions dangereuses :

⁴² *Émile*, p. 106.

⁴³ « Gardons-nous d'annoncer la vérité à ceux qui ne sont pas en état de l'entendre, car c'est vouloir y substituer l'erreur », préconise Rousseau (*Émile*, p. 337).

⁴⁴ *Émile*, pp. 335-336.

⁴⁵ « Ce jour-là [...] c'était le triomphe de son Dieu à lui, de son Dieu, magnifique et bon, qu'accompagnaient toutes les beautés, toutes les tendresses, toutes les harmonies, toutes les extases [...] », *Sébastien Roch*, p. 812.

⁴⁶ *Émile*, p. 336.

Et sur tout ce pêle-mêle, abject et fou, de meurtrières brutes et d'homicides dieux, au-dessus de ces lointains enténébrés, emplis du rouge carnaval des massacres, planait, sans cesse, l'image du vrai Dieu, un Dieu inexorable et falot, à la barbe hérissée, toujours furieux et tonitruant, sorte de maniaque et tout-puissant bandit, qui ne se plaisait qu'à tuer, lui aussi, et qui, habillé de tempêtes et couronné d'éclairs, se promenait, ou hurlant, à travers les espaces, ou bien s'embusquait derrière un astre pour brandir sa foudre d'une main et son glaive de l'autre⁴⁷.

Cette dimension blasphématoire du projet de démythification de l'autorité religieuse n'est certes pas inaugurée par l'auteur de *Sébastien Roch*⁴⁸. Mais son entreprise a ceci de distinct qu'elle puise sa richesse dans la confrontation entre un système de dogmes religieux plaqués, indigestes, où le sujet ne parvient pas à s'investir, et une édification non structurée, mais équilibrante, d'images fortement polarisées sur le plan affectif, et procédant de la construction d'un univers sacré personnel.

Mirbeau s'emploie donc à définir avant tout la base morale dont l'enfant doit disposer. On sait que, dans *Émile*, Rousseau donnait le plus de poids à quelques notions essentielles à ses yeux : propriété, vérité, charité. Éducation morale sans préjugés ne signifie pas pour lui rejet de tout principe. Qu'en est-il chez Mirbeau ?

Si l'idée de propriété se dessine ponctuellement au regard de l'enfant, il y a loin à dire que la spontanéité et l'exigence de concret qui doivent, pour Rousseau, guider sa première appréhension, sont de mise chez les jeunes protagonistes de l'œuvre. Ici encore, l'inertie des théories et la sclérose qui touche les concepts abstraits se font sentir. L'accès à « *l'origine de la propriété, car c'est de là que la première idée en doit naître*⁴⁹ », se révèle, par exemple, sensiblement faussé et riche en détours tortueux ; à l'encontre de toute logique, plus la notion de propriété n'est fondée sur rien de légitime, plus l'idée est nimbée d'une aura de prestige imprescriptible, mais impalpable. Ainsi du notaire — rappelons que Mirbeau est lui-même issu d'une famille de tabellions — « *représente les champs, les prairies, les bois, les maisons, les moissons et les troupeaux. Il représente le mariage, l'héritage ; il représente la propriété, la pro-pri-é-té, enfin [...] il unit la terre, la terre à l'argent, l'argent à l'argent, transmet la terre et l'argent de l'un à l'autre, d'une famille à l'autre famille, du mort au vivant [...]*⁵⁰ ». Cristallisations du symbole social, ces perversions d'une compréhension saine, « *sacrée et respectable*⁵¹ » émaillent l'œuvre de Mirbeau, en éloignant les enfants de toute approche simple du concept, détournée par le statut social de leurs pères médecin, commerçant, notaire⁵².

Outre l'échec de l'exemple parental, la situation immédiate des enfants ne résiste guère non plus à l'analyse. Dans leur préface aux romans dits *autobiographiques*, P. et W. Lasowski font remarquer avec raison l'indigence, voire l'absence totale, de moyen d'expression artistique dont peuvent disposer Albert dans *L'Abbé Jules*, et Jean Mintié dans *Le Calvaire* : « *Jamais un couteau pour tailler une figure dans le bois, jamais un instrument de musique pour égrener quelques notes, jamais un livre d'images...*⁵³ » Et il est vrai que ce sevrage peut être considéré comme l'origine du mal-être dont souffrent plus tard ces jeunes précocement désorientés.

⁴⁷ *Sébastien Roch*, p. 792.

⁴⁸ Dans des termes assez proches, Maupassant a consacré, à la même époque (début 1891 environ), ses ultimes énergies littéraires à démasquer l'imposture de la figure de la divinité transmise depuis des temps immémoriaux : « *Éternel meurtrier qui semble ne goûter le plaisir de produire que pour savourer insatiablement sa passion acharnée de tuer de nouveau, de recommencer ses exterminations à mesure qu'il crée des êtres. [...] Meurtrier affamé de mort embusqué dans l'Espace, pour créer des êtres et les détruire, les mutiler, leur imposer toutes les souffrances, les frapper de toutes les maladies [...]* », *L'Angélu*, *Œuvres posthumes* de Maupassant, tome II, éd. Conard, 1910, p. 210.

⁴⁹ *Émile*, p.119.

⁵⁰ « Le Paysan », *Paris-Journal*, 6 mars 1910.

⁵¹ *Émile*, p. 119.

⁵² La progéniture d'Isidore Lechat ne contrevient pas à la règle, elle dont Xavier et Germaine assistent aux complaisantes exhibitions d'un patrimoine paternel dans lequel la notion de propriété légitime n'est guère déterminante : « *Isidore – Des affaires énormes... Des affaires de vingt mille chevaux. [...] Ah ! Les grosses affaires... où l'on brasse les hommes à pleines foules... et les millions à pleines mains... Les millions des autres... hé ? ... Les travaux gigantesques... Les ponts... Les ports... Les mines... Les tramways... j'aime ça. C'est ma vie...* », *Les affaires sont les affaires*, acte I, V, *Théâtre complet*, Éditions InterUniversitaire, 1999, p. 194.

⁵³ *Les Romans autobiographiques*, Mercure de France, 1991, p. XIX.

La vérité est la deuxième idée mise en avant par Rousseau pour étayer son parti pris d'une éducation morale. L'accent est mis sur le caractère naturel de la sincérité, et la fatale altération de celle-ci face aux nécessités de la société humaine. Un exemple parmi d'autres : la conduite du narrateur du *Jardin des supplices* concrétise assez bien un tel impact, puisque tout sentiment de scrupule s'abolit dans le côtoiement de parents malhonnêtes⁵⁴.

« *Les mensonges des enfants sont tous l'ouvrage des maîtres* », selon Rousseau : flétrissure morale aggravée par cette société réduite du collège, « *univers en petit*⁵⁵ », selon Mirbeau, qui cultive et développe chez l'enfant le mensonge et la tromperie. Le narrateur du roman déjà cité ne laisse pas de s'émerveiller devant les dons de certains élèves :

*Quoique boursier, il [Mortain] s'était, tout de suite, imposé à nous, par une évidente supériorité dans l'effronterie et l'indélicatesse, et aussi par une manière de phraséologie, solennelle et vide, qui violentait nos enthousiasmes*⁵⁶.

Le sentiment de propriété légitime, celui de la vérité, sont les exemples choisis par Rousseau pour instruire son argumentaire en faveur de l'éducation morale naturelle. L'apprentissage que reçoivent les jeunes protagonistes de Mirbeau montre leur cruelle absence, manière d'établir un rapport étroit entre le malheur qui lamine l'enfant et leur carence. La troisième illustration, la charité et la bonté dans son acception plus générale, qui fournit à Rousseau l'occasion de pointer la présence de ces vertus à l'état inné, naturel, chez l'enfant⁵⁷, ne trouve guère de contre-exemples dans l'œuvre de Mirbeau. Si certaines nouvelles tirent en effet leur charme délétère et leur vérité de la peinture de l'attitude perverse que tiennent un jeune citadin, un petit paysan, le fils d'un veuf inconsolable, il est incontestable que l'ingénuité, la candeur, l'aspiration à la découverte et à la création prennent, de loin, chez l'enfant, le pas sur les comportements déviants. La rupture avec les conceptions de Rousseau ne s'opère, globalement, qu'au-delà de l'âge d'enfance, où le déchaînement des appétits et des instincts fondamentaux se révèle tout aussi prépondérant que le contact avec une société corruptrice, et s'y ajoute, bien souvent.

Ce point nous amène à éclairer brièvement l'une des originalités de Mirbeau tentant de préciser sa représentation de la bonté, précisément de la pitié. Percevant la face positive du solipsisme où sont notamment emmurées les sensibilités enfantines, il n'apprécie les vertus de pitié et de générosité qu'en examinant avant tout leurs fondements égocentriques, alors même que leurs effets bénéfiques sur autrui prêtent à toutes ses critiques. Ainsi les débuts de nouvelles et de contes que nous mentionnons plus haut offrent souvent ce schéma d'une déclaration d'intention de bonté faite par un personnage qui présente, par les modalités narratives (première personne, fréquent retour en arrière...), l'origine essentiellement introvertie, réfléchie, de ce sentiment, au détriment ... d'une peinture des effets⁵⁸. L'impulsion ne coïncide pas avec l'expression.

Des processus psychologiques, tels que la réflexivité, le retour sur soi, la démarche introspective, sont hautement valorisés, même s'ils dévient ou détournent, l'espace d'un instant, la gratuité des impulsions spontanées. Se précise ainsi la conception de la pitié selon Mirbeau : une sorte de mouvement d'altruisme puisant son énergie dans un solipsisme, et dont les répercussions sur autrui ne sont qu'un sous-produit de l'auto-gratification, essentielle. En somme, Mirbeau met en avant le sentiment tant qu'il est en germe et sommeille à l'état larvé, et condamne, ou tout au moins examine d'un œil critique, ses traductions extérieures, sur la base d'une dénonciation du faux échange ainsi instauré.

⁵⁴ « *C'est dans cette atmosphère morale que je grandis, [...] sans autre guide que l'exemple quotidien de mes parents. [...] Dès l'âge de dix ans, je n'eux d'autre conception de la vie que le vol, et je fus — oh ! bien ingénument, je vous assure — convaincu que « mettre les gens dedans », cela formait l'unique bas de toutes les relations sociales* », *Le Jardin des supplices*, Folio, pp. 74-75.

⁵⁵ Sébastien Roch, p. 767.

⁵⁶ *Le Jardin des supplices*, Folio, 1988, p. 75.

⁵⁷ « *La seule leçon de morale qui convienne à l'enfance, et la plus importante, à tout âge, est de ne jamais faire de mal à personne.* », *Émile*, p. 75.

⁵⁸ C'est par exemple ce qu'il nous est donné de voir dans la longue nouvelle « Un homme sensible » (1901, recueillie dans *Contes cruels*, I, Séguier, 1990, pp. 508-545), où, en dépit du mode ironique prédominant, le narrateur est, tel le vicaire savoyard de Rousseau, « *condamné à flotte[r] toute [s]a vie dans cette continuelle alternative, faisant le mal, aimant le bien, et toujours contraire à [s]oi-même* », *Émile*, p. 380.

La forme parachevée d'une prodigalité mue par de prétendus bons sentiments, c'est, pour Mirbeau, bien sûr la charité. Une condamnation sans appel frappe l'acte de charité et l'impulsion qui la détermine. Loin d'offrir un quelconque exemple aux yeux des jeunes pensionnaires du Foyer, dans la pièce du même titre, les œuvres philanthropiques et les établissements de charité dévoilent la laideur de leurs intentions et la perversité de leurs effets. « Faire le bien » est assurément une entreprise suspecte de compromissions morales, comme en témoignent la bassesse d'esprit et l'absence de conscience du baron Courtin, administrateur du Foyer. Mirbeau rejoint donc ici pleinement le philosophe, pour qui « *il importe que [l'enfant] ne s'accoutume pas à regarder les devoirs des hommes seulement comme des devoirs d'enfants* » : le dramaturge insiste à plusieurs reprises sur le processus de déresponsabilisation et la menace d'assistanat social et psychique qu'implique le « bénéfice » d'une telle prodigalité⁵⁹.

Mais, de même que la pitié suscitait une série de réactions contradictoires, la condamnation des œuvres de charité n'équivaut pas à la condamnation de la charité ; hors de toute organisation collective, comment rendre compte de ces élans parfois inopinés, qui développent chez certains personnages de l'œuvre une volonté farouche de dispenser la bonté autour d'eux⁶⁰ ? Le rapprochement de ces aveux d'altruisme exacerbé nous apprend que ces impulsions s'exercent en direction des plus démunis ; le récit prolonge et double le combat du polémiste, qui s'empare de la première maxime de Rousseau : « *Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens plus heureux que nous, mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre*⁶¹. » Il nous permet en outre de savoir que ces mouvements de pitié émanent d'êtres partageant le triste privilège d'occuper une place sociale hautement déceptive. Tous ces personnages, enclins au don de soi, sont minés par ce scrupule de conscience que Rousseau juge sans indulgence : l'oisiveté, qui engendre la plus grave des inutilités sociales⁶². Difficile de déterminer si Mirbeau a souhaité par là les discréditer, en jetant le doute sur la possibilité de les réaliser jamais, ou s'est efforcé de souligner la nécessité de cette « sensibilité surabondante » dont disposent ceux qui jouissent d'un relatif bien-être, attendu que « *nul n'accorde aux autres que la sensibilité dont il n'a pas actuellement besoin pour lui-même*⁶³ ».

3. L'obstacle des passions

Plus d'un siècle avant les naturalistes, la lucidité de Rousseau le contraint à ménager, en regard de son argumentaire pour une éducation naturelle, une place à la peinture des dangers que sous-tend l'éloignement inconsidéré des conventions. Émile achoppe fréquemment face à cet obstacle des passions et des instincts.

⁵⁹ On trouve bien d'autres exemples, comme dans Sébastien Roch : « *Oh ! La charité que j'ai tant aimée, la charité qui me semblait plus qu'une vertu humaine : la directe et rayonnante émanation de l'immense amour de Dieu, la charité, voilà le secret de l'aviissement des hommes ! Par elle, le gouvernant et le prêtre perpétuent la misère au lieu de la soulager, démoralisent le cœur du misérable au lieu de l'élever* », Sébastien Roch, pp. 996-997.

⁶⁰ Si étranges soient-ils, par leur caractère intempestif et impérieux, ils correspondent peut-être assez exactement à cette « bonne action » selon Rousseau, qui « *n'est moralement bonne que quand on la fait comme telle, et non parce que d'autres la font* », Émile, p. 128. Relevons ainsi, dans Le Calvaire, p. 87 : « *Il me tardait d'en avoir fini avec cette guerre pour me consacrer à des besognes ardentes, à de magnifiques et absurdes apostolats. Ma pensée allait vers d'impossibles philosophies d'amour, des folies de fraternité inextinguible.* » ; et dans Sébastien Roch, toujours, p. 1052 : « *Il imaginait des apostolats grandioses et incertains. [...] « Je veux aimer les pauvres gens, se disait-il, ne plus les repousser de ma vie [...] Je veux les aimer et les rendre heureux [...] » Il voulait tout ce qui est grand, sublime, rédempteur et vague. [...] » ; enfin dans L'Abbé Jules, p. 428 : « [...] il se promettait de dures expiations, entreprenait des pèlerinages extravagants et nouveaux, se dévouait à d'absurdes apostolats. Oui, il irait à travers le monde, évangélisant les adultères et les prostituées, prêchant la continence aux débauchés. » C'est nous qui soulignons.*

⁶¹ Émile, p. 289.

⁶² « *Hors de la société, l'homme isolé, ne devant rien à personne, a le droit de vivre comme il lui plaît ; mais dans la société, où il vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien. [...] Tout citoyen oisif est un fripon* », Émile, p. 253. Sébastien, comme en écho, s'accuse : « *J'ai vingt ans, et je n'ai rien fait encore. Pourtant chacun travaille. [...] Et moi, je n'ai pas travaillé, je n'ai pas fourni ma tâche. J'ai été lâche.* » Jean Mintié s'apitoie sur son impuissance : « *Depuis cinq années, qu'[y] ai-je fait de bon ?* » Quant à l'abbé Jules, on ne perçoit que trop nettement que l'accusation de désertion sociale qu'il fait peser sur les prêtres le concerne au premier chef : « *Le métier de prêtre attire surtout les paresseux, qui rêvent une vie de jouissances grossières, sans labeurs, sans sacrifices [...]* ».

⁶³ Émile, p. 297.

Rousseau entame son troisième livre en reprenant l'idée précédemment défendue selon laquelle force et faiblesse sont deux concepts relatifs à un rapport, celui qui lie la puissance des désirs à la capacité de les satisfaire : plus la somme des désirs s'accroît, plus il est nécessaire de fournir une quantité d'efforts importants pour continuer à connaître l'état de force qui est, selon lui, propre à l'enfant de douze ou treize ans. Ne disposons-nous pas ici d'une clé pour aborder la spécificité psychologique des protagonistes de Mirbeau et leur état de conscience ? Il importe de préciser que, pour nombreux que soient ces anti-héros, les désirs qui les animent se limitent à deux variantes : le désir social, qui peut n'être que le souhait de briller en collectivité, sous la forme d'une recherche de réalisation mondaine ou professionnel ; et, plus présent, le désir amoureux.

Forts de ces aspirations sociales et de ce désir d'être reconnus, les personnages rongés par l'envie abondent : du jeune Guy de Kerdaniel s'intronisant chef de bande au collègue en ironisant sur l'extraction roturière de Sébastien Roch aux fréquentations parisiennes de Mintié, les victimes de leurs propres ambitions ont ceci d'insolite que le statut de faiblesse à quoi, selon Rousseau, eût dû les condamner la réelle faiblesse de leurs qualités⁶⁴, est converti en une incontestable position de force, sous l'effet déviant de l'insertion dans la vie sociale. Partant les êtres qui auront su « *diminue [r] leurs désirs* », c'est-à-dire « *augmente[r] les forces*⁶⁵ », ne tardent pas à payer leur sobriété et leur innocence d'une attaque en règle de la société, des institutions et de ses zéloteurs : le renoncement du père Pamphile, « [vivant] *de lui-même, et sur lui-même*⁶⁶ », l'orgueilleuse retraite de Lirat dans *Le Calvaire*, celle moins glorieuse de l'un des narrateurs de *Dans le ciel* sur son pic, sont à porter au tableau noir des échecs, tant l'ascèse les inscrit dans une marginalité qui est avant tout pour la société le moyen de masquer sa médiocrité propre.

La réalité du désir sexuel — motif assez fidèle aux préoccupations naturalistes — envahit également le texte. Assujettis à sa satisfaction, Jean Mintié, l'abbé Jules ou le narrateur du *Jardin des supplices* versent un lourd tribut à l'opiniâtreté de leurs désirs amoureux ; il n'est pas excessif de voir en eux le type même de l'anti-héros, de l'être passif, sans contrôle sur le déroulement de sa vie, à laquelle leurs impulsions primitives impriment la configuration d'une errance. Ces personnages illustrent fidèlement les données de Rousseau : la démesure de leurs désirs, qui trouve à s'exprimer dans une terminologie ou une imagerie du sacré, signes de son caractère illimité, balaie les rares forces dont ils disposent. Cette inégalité constitue le fondement de leur faiblesse. Ainsi si l'œuvre de Mirbeau est investie par des êtres minés par la suprématie de leurs nécessités inassouvies, des deux types qui les distinguent, ce sont les êtres fragilisés par l'insatisfaction physique qui, seuls, ont la chance de se révéler à eux-mêmes, la logique des références sociales travestissant ou dévoyant la réalité de leur inaptitude aux yeux des autres.

Néanmoins, cette vérité ne doit pas cacher la signification anti-naturelle de l'amour ainsi conçu. Ce dernier met en péril la conservation de l'être⁶⁷ et ne peut prétendre ce que Rousseau estime le prolongement de « *l'amour de soi-même* » : « [...] *pour nous conserver, il faut que nous nous aimions plus que toute chose ; et par une suite immédiate du même sentiment, nous aimons ce qui nous conserve*⁶⁸. »

Effroyable déviance qui fourvoie les « héros » de l'œuvre en les jetant, comme guidés par un instinct de destruction, dans des passions suicidaires qui, pour dévoiler l'état de faiblesse réelle à quoi les condamnent leurs passions, ne les mènent pas moins au moins au désastre.

*Elle me fait peur, et elle me trouble aussi jusqu'au tréfonds de moi-même. [...] Existe-t-elle réellement ?... Je me le demande, non sans effroi. [...] N'est-elle point une de ces impossibles images, comme en enfance le cauchemar ? Une de ces tentations de crimes comme la luxure en fait lever dans l'imagination de ces malades que sont les assassins et les fous ?...*⁶⁹

⁶⁴ Voir *supra* le portrait de ce condisciple de Sébastien.

⁶⁵ *Émile*, p. 211.

⁶⁶ *L'Abbé Jules*, p. 448.

⁶⁷ « *J'ai voulu l'amour et je suis allé à l'amour, tueuse d'amour. [...] Et je ne suis plus qu'un porc immonde. [...] il faut que je me tue !* », *Le Calvaire*, p. 250.

⁶⁸ *Émile*, pp. 275-276.

⁶⁹ *Le Jardin des supplices*, p. 247.

On objectera avec justesse que l'amour de soi n'existait avant ces liaisons que tout à fait relativement chez des personnages portés à l'auto-dévalorisation : plutôt que de noter que la passion pour autrui n'est pas le prolongement de l'amour de soi, il est peut-être plus précis de voir en l'attitude qui pousse les personnages de Mirbeau vers autrui un prolongement du non-amour de soi.

Partant Rousseau se réclame de l'exigence incontournable d'une connaissance des passions humaines par Émile afin de faire sentir la supériorité d'un enseignement de l'histoire basé sur le cours des passions individuelles ; Suétone et Plutarque sont les parangons de cette écriture, passés maîtres dans l'art d'insuffler la force des émotions dans le récit « extérieur » des existences linéaires. Mirbeau ne dira pas autre chose en 1907, qui « aime[rait] mieux la lecture des vies particulières pour commencer l'étude du cœur humain [...] »⁷⁰. De l'épisode de la mort de Balzac, dans *La 628-E8*, où il dénie toute valeur aux biographies établies à partir de « l'extériorité, des gestes superficiels, des manies, avec quoi ils composèrent des anecdotes qui nous amusent [...] » et salue au passage le philosophe genevois⁷¹, aux apologues répétées de l'œuvre d'historiens des Goncourt, qui placent la relation de la vie psychologique au centre de la biographie, et la biographie au premier rang des entreprises d'études historiques, en passant par la chronique consacrée à l'œuvre d'Émile Hennequin⁷², les souhaits de Mirbeau en matière de critique ou d'histoire se lisent comme autant d'incitations, pour ceux qui voudraient voir « les hommes au loin⁷³ », à faire la part de l'influence du microcosme psychique dans l'étude du macrocosme social.

Il y a toujours danger à exagérer l'influence des sources philosophiques sur la littérature, *a fortiori* chez un écrivain comme Octave Mirbeau — « *Je ne suis pas philosophe* », proclame-t-il. Schopenhauer, Darwin, ses contemporains, fournissent une caution relative à son inscription dans un moment donné de l'histoire littéraire, celui du dix-neuvième siècle finissant. Il est significatif, mais non paradoxal, que la présence en filigrane des philosophes des Lumières, Rousseau, mais aussi Diderot et Voltaire, tirent Mirbeau vers une modernité qui est celle du siècle qui s'ouvre. Lecteur attentif de Jean-Jacques, il l'a rejoint dans ses préoccupations les plus pragmatiques, plus sensible à ses propositions tournées vers l'action qu'au narcissisme philosophique des *Rêveries* ou des *Confessions*. En définitive, nul doute qu'il annexât Rousseau aux figures annonciatrices d'une pensée libertaire.

Samuel LAIR
Université de Bretagne-Sud, Lorient

⁷⁰ *La 628-E8*, p. 376. Soit ce que Rousseau nomme « *peindre les grands hommes dans les petites choses* », p. 313.

⁷¹ « *C'est par ses faiblesses, ses ridicules, ses hontes, ses crimes et tout ce qu'ils supposent de luttes douloureuses, que Rousseau nous émeut aux larmes, et que nous le vénérons, que nous le chérissons, de tous les respects, de toutes les tendresses qui sont dans l'humanité* », *La 628-E8*, p. 376.

⁷² Son rêve était « *d'écrire l'histoire du dix-neuvième siècle, non point l'histoire telle que l'entendent les professeurs, bornée aux faits politiques, circonscrite aux évolutions militaires, mais l'histoire de cerveaux et des âmes, l'histoire des aspirations spirituelles et des conquêtes morales* », *Émile Hennequin* », *Des Écrivains*, p. 123.

⁷³ *Émile*, p. 308.